



Une page de l'histoire d'Épinal

Par René Perrout.

Extrait de son discours
à la Société d'Émulation des Vosges,
Décembre 1898.

Nous vivons parmi des êtres qui s'agitent et des choses qui existent à portée de nos sens. Nous sommes entourés aussi de souvenirs qui évoquent à nos mémoires des êtres disparus ou des choses effacées. L'histoire de ces êtres, de ces choses, de ces souvenirs, c'est l'*Histoire locale*.

Pourquoi n'y point appliquer la fidélité de notre observation, l'ingéniosité de notre analyse ? Pourquoi ne point suivre ce précepte du poète latin : *Nosce prius patriam* ?

Notez que ces études ont cet avantage qu'on y apporte infiniment plus d'impartialité, plus d'esprit généralisateur, plus de liberté et plus d'indépendance que dans bien d'autres. On y prend ce plaisir extrême que l'on se retrouve parmi les siens et qu'à consulter les vieux parchemins, on sent que l'on feuillette des papiers de famille.

Épinal, à ce point de vue, est une mine féconde. Quoi de plus attachant que l'histoire de son Chapitre ?

Sans entamer ici un aussi vaste sujet, me permettra-t-on d'esquisser pour exemple le rôle que le Chapitre jouait dans la ville et la nature des rapports qui ont toujours liés celle-ci à ses Chanoinesses.

Enfoncée dans ses collines, bordée par sa rivière, enveloppée et comme découpée par le contour de ses murs, de ses tours et de ses fossés, la ville se groupait autour de la vieille église et reposait sous la protection de son château, réduit imposant de ses défenses. Ainsi repliée sur elle-même, elle n'avait d'ailleurs avec ses voisins que les communications d'autrefois, lentes et souvent difficiles.

Les francs-bourgeois, aussi jaloux de leur titre que le roi pouvait l'être de sa couronne, rebelles à toute domination, impatients d'aucune intervention extérieure, ne désiraient rien, sinon le maintien et le respect de

leurs franchises, et leur curiosité tranquille était à peu près satisfaite par la contemplation et le commentaire des incidents quotidiens de leur propre existence. Ils entendaient toutefois l'appel du Prince et ne lui refusaient jamais, contre le péril commun, l'appoint de leur vigueur, ni le secours de leurs armes. Leurs marchands ne craignaient pas non plus d'entreprendre, pour leurs échanges, des voyages parfois lointains et d'un dessein hardi. Quelques bourgeois plus remuants que les autres ou plus curieux d'inconnu, s'instruisaient à parcourir les pays et à visiter les villes. Mais, à la réserve de ces rares exemples, les ambitions des Spinaliens, comme leur activité ne franchissaient guère leurs murailles, et ils ne souffraient pas que, dans ces limites, quiconque leur imposât sa loi.

Les Chanoinesses subissaient l'influence de ces traditions et en avaient l'empreinte. Elles formaient une aristocratie d'un caractère particulier : ce n'était qu'une aristocratie de naissance, d'allures et de manières. Elle n'était pas importune parce qu'elle n'empiétait et ne dominait pas. Le Chapitre n'avait, au vrai, ni le titre ni les prérogatives du Seigneur : de tous ses avantages, il n'y avait guère que la dîme qui rappelât la féodalité et pût blesser la susceptibilité des bourgeois. Encore les dîmes ne pesaient-elles que modérément sur le ban d'Épinal et n'atteignaient-elles en aucune manière la partie urbaine de la population. La noblesse des Chanoinesses coexistait ainsi à la Bourgeoisie, sans diminuer son prestige, sans froisser son orgueil, sans menacer son indépendance inquiète. Les « Gens d'Épinal » avaient pour elles la révérence et les égards qui sont dus et que l'on témoigne à des hôtes de marque. Ils avaient leur Cloître et leur Chapitre, comme ils avaient leur Église, leurs Portes et leur Donjon ; ils y étaient attachés comme à leur chose, ajoutant au lustre de leur cité. Ils considéraient les Chanoinesses comme la plus grande opulence de leur équipage et la plus grande distinction de leurs manières ; ils les estimaient à cause de leurs pratiques religieuses et vraisemblablement de la décence de leurs mœurs ; ils les aimaient parce qu'elles étaient charitables et communiaient au besoin de la vie des bourgeois. Nous savons qu'elles « élevaient », à leur prière, leurs enfants sur les fonts du baptême, et dans le cloître même, ouvert aux liesses populaires, Madame la Doyenne accordait la première danse à un notable. Les impenses de leur luxe personnel comme de l'entretien de leurs nombreux et importants immeubles, profitaient aux artisans et aux marchands de la ville dont elles développaient l'industrie. Leurs relations familiales attiraient de nobles visiteurs et provoquaient sans doute les générosités des puissants.

Il est édifiant de citer à preuve de l'affection des Spinaliens, cette anecdote que rapporte M. Ch. Charton : Au club révolutionnaire d'Épinal, un terroriste n'avait pas craint de dénoncer « la citoyenne Mersbourg, ci-devant comtesse et chanoinesse, comme entretenant des relations et conspirant avec les émigrés et l'étranger » et de demander sa comparution en justice. La proposition fut très mal accueillie. « Ce n'est pas vrai, clama-t-on de toutes parts. La citoyenne Mersbourg n'est pas l'ennemie de la République. Elle est l'amie de tout le monde : c'est une bonne patriote, c'est la mère des pauvres ».

Le tumulte fut indescriptible : finalement, le délateur fut houspillé, malmené. « Les tricoteuses », qui fréquentaient assidûment au Club, prirent énergiquement la défense de Madame de Mersbourg. « Elles se ruèrent les

poings fermés sur son lâche ennemi, et elles allaient lui infliger un terrible châtement, lorsqu'un vigoureux homme du peuple s'empara de lui et le jeta hors de la salle, au milieu d'unanimes bravos. On le chassa ensuite de la ville sans avoir égard à ses protestations de patriotisme et de républicanisme, non plus qu'à ses horribles menaces de vengeance et de représailles ».

Ajoutons que Madame de Mersbourg traversa dans la plus grande paix les troubles de la Révolution et qu'elle mourut à Épinal vers 1838, entourée du respect d'une population fidèle aux souvenirs.

Publié dans l'*Annuaire général des Vosges 1900* par Léon Louis, p. 44-46.